



Dodes' Caden

Dodesukaden
de Akira Kurosawa

Fiche technique

Japon - 1970 - 2h05 -
Couleur

Réalisateur :
Akira Kurosawa

Scénario :
Akira Kurosawa,
Hideo Oguni,
Shinobu Hashimoto
d'après le recueil de nou-
velles «Quartier sans soleil»
de Shugoro Yamamoto

Musique :
Toru Takemitsu

Interprètes :
Yoshikata Zushi
(Rokuchan, le jeune garçon
fou)

Kin Sugai
(Okuni, sa mère)

Junzaburo Ban
(Shima, l'employé aux tics)

Kyoto Tange
(sa femme)

Hisashi Igawa
(Masuda)

Hideko Ogiyama
(Tatsu, sa femme)



Yoshikata Zushi

Résumé

Dans le faubourg misérable d'une grande ville. Rokuchan, débile mental conduit un tramway imaginaire, une orpheline est violée par un oncle abusif ; un aveugle retrouve sa femme qui l'avait abandonné mais il refuse de lui parler, un enfant et son père bâtissent un palais idéal. Un chœur de ménagères commente les événements.

Critique

Adaptation du roman de Yamamoto dont Kurosawa dit qu'il «voulait aller au fond de la vie et des sentiments du petit peuple : tristesse, angoisse, problèmes matériels, aspects bizarres et comiques...». C'est bien résumer le film.

Jean Tulard
Guide des films

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Dépasser le pessimisme

Ce microcosme de la détresse humaine est aussi un microcosme de la condition humaine, façonné par Kurosawa avec une compassion infinie et des trésors d'humour. Cet humour a quelque chose d'hugolien et concerne particulièrement l'imaginaire de certains personnages, la bonté radieuse de certains autres, comme surnaturelle dans ce cloaque. Il donne au film une densité exceptionnelle. Un rythme lent, répétitif et poignant entrelace les histoires les unes aux autres et enferme les personnages autant dans leur rêve que dans la réalité. C'est pour eux une seule et même prison dont ils ne réussiront pas à s'extirper. La plupart ne le veut même pas. Imaginaire et réel, misère atroce et drôlerie, hyper-réalisme et lyrisme fantastique (notamment dans les décors et l'emploi de la couleur, que Kurosawa utilise ici, tardivement, pour la première fois) sont emmêlés par l'auteur avec une audace tranquille que peu de cinéastes pourraient lui disputer : il s'agit d'aboutir, à l'aide de tant de personnages et de tons différents, à cette vision globale de l'humanité qu'on trouvera aussi dans **Vivre, Barberousse** et **Dersou Ouzala**. Le microcosme prend alors des allures de fresque. C'est là qu'il faut saisir le génie spécifique de Kurosawa, beaucoup plus que dans les grandes machines de **Kagemusha** ou de **Ran**.

Le film doit son titre à l'onomatopée par laquelle Rokuchan, un adolescent de quinze ans, signifie le bruit du tramway qu'il fait mine de piloter à longueur de journée. Surnommé «Tram fou» par les enfants, qui lui jettent des pierres à son passage, Rokuchan établit au fil de ses parcours le lien entre les différents personnages, habitants d'un bidonville aux allures de décharge. Kurosawa prend d'emblée le parti de sa folie : lorsque l'adolescent feint de vérifier avant le départ que tout est en ordre, le cinéaste rend audible le bruit produit par l'outil

imaginaire au moyen duquel Rokuchan frappe l'acier du tramway, également imaginaire. Pur parti pris de mise en scène, qui traduit la position morale du cinéaste face aux déclassés, aux laissés-pour-compte de la société japonaise dont il a décidé de faire le portrait.

Il y a là, outre Rokuchan, deux ouvriers alcooliques qui échangent régulièrement leurs femmes, un homme d'affaires solitaire et silencieux, devenu fou depuis que sa femme l'a trompé et qui, au retour de celle-ci, continue de déchirer machinalement des pièces de tissu, un employé à la «patte folle», le visage ravagé par les tics nerveux et nanti d'une épouse que chacun s'accorde à juger acariâtre. Il y a la jeune fille silencieuse qui confectionne des fleurs en papier, et à laquelle son père adoptif ordonne de fermer les yeux avant de la violer. Il y a encore l'étrange M. Tamba, vieil artisan qui remet tout son argent au voleur qui s'est introduit chez lui, en lui conseillant, la prochaine fois, de passer tout simplement par la porte, et qui offre au menaçant jeune homme armé d'un sabre de le remplacer, car il doit «être fatigué» de se démener et de hurler ainsi.

Il y a, enfin, le clochard qui rêve tout haut à la maison qu'il n'aura jamais, mais dont les différents états, variant au rythme de ses lubies, apparaissent à l'écran. Son jeune fils se charge de ramasser les mégots dans les rues de la ville et de mendier leur nourriture dans les cuisines des restaurants. Fin gastronome (il sait que le rosbif doit être servi saignant), le père insiste pour que le gamin ne cuise pas les morceaux de maquereau mariné qu'on lui a pourtant recommandé de faire bouillir avant de les consommer. Le gosse en mourra.

Kurosawa a peint de manière très stylisée cet univers désespéré et pourtant jamais désespérant, parce que les notations comiques abondent et que le cinéaste sait dépasser son pessimisme pour dire ce qu'il lui reste de confiance

en l'être humain. Les couleurs sont vives, agressives (doutant que la pellicule soit à même de restituer l'éclat de sa vision, Kurosawa avait fait repeindre tous les éléments de décor), et créent le contraste avec la grisaille de ce monde désolé, où pas un brin d'herbe ne pousse, où se dresse le squelette de ce qui a peut-être été jadis un arbre, et dont pourtant aucun des personnages ne pense seulement à s'enfuir. La virtuosité tranquille qui préside au déroulement des intrigues successives, le saisissant naturel avec lequel le récit passe du tragique au comique, de l'hyperréalisme à la fantasmagorie, ne sont réellement perçues qu'au terme des cent vingt-six minutes de projection (la version intégrale qui serait de quatre heures et quatre minutes, restera sans doute à jamais invisible), tant est impressionnante la puissance lyrique de cette fresque de la condition humaine.

Pascal Mériegeau
Le Monde Novembre 1995

Après plusieurs projets avortés aux USA, il réussit à produire son premier film en couleurs, **Dodes' Caden** (1970), avec la création de la «Yonki no kai» : «Société des quatre chevaliers», compagnie de production indépendante fondée en 1969 par Kurosawa et Ichikawa, mais qui ne produisit que **Dodes' Caden**, adapté d'une œuvre de l'écrivain Shugoro Yamamoto, un des rares écrivains japonais admiré par le cinéaste (qui avait déjà tiré **Sajuro** de ses **Jours de paix**, et adapté le **Barberousse**). Critique stylisée de la société de consommation du Japon actuel (moins réaliste que **Les Bas-fonds**, qui en était une métaphore) sous forme de recueil d'histoires vécues par les personnages d'un bidonville que visite un jeune «demeuré» dans un tramway imaginaire - dont le bruit-onomatopée donne son titre original au film - **Dodes' Caden** est un film émouvant, parfois

très drôle (l'homme à la «patte folle»), exprimant simplement l'amertume de Kurosawa devant une société matérialiste qui est la vivante antithèse de ses idéaux. Trop mordant, et jugé «vieux jeu» par la critique interloquée, le film fut, au Japon, un échec fracassant auprès du public, le premier sans doute de la carrière de Kurosawa, ainsi conduit à une tentative de suicide en 1971, heureusement manquée. Considéré comme «fini» par la profession, il dut attendre quatre ans avant que les Soviétiques ne lui proposent de tourner un film en URSS, qui devint **Dersou Ouzala** (ou **L'Aigle de la Taïga**, 1975).

Max Tessier
Images du cinéma japonais - 1990

Le réalisateur

L'un des plus grands maîtres du cinéma japonais. Fils d'un officier, il semble devoir se tourner d'abord vers la peinture, mais, pour pouvoir vivre, il se fait embaucher à l'ancienne Toho comme assistant réalisateur de cinéma. Il travaille avec Yamamoto puis dirige son premier film en 1943. En 1959 il crée sa propre maison de production. C'est lui qui, avec **Rashômon**, permet à l'Occident de redécouvrir le cinéma japonais. Il est au demeurant le plus occidental des réalisateurs de son pays. Non seulement, il adapte des œuvres européennes (**Macbeth** dans **Le château de l'araignée**, **L'idiote**, **Les bas-fonds** et il y a des accents shakespeariens dans **Kagemusha**) et nul doute qu'il n'ait été influencé par le film noir américain dans des œuvres comme **Scandale** ou **Entre le ciel et l'enfer**, mais ses films ont souvent fait l'objet de «remakes» occidentaux comme **Rashômon** devenu grâce à Ritt **The Outrage** ou **Les sept samourais** transformés par Sturges en **Les sept mercenaires**, sans oublier le pillage par Leone de **Yojimbo** dans **Une poignée de dollars**. Mais cela ne doit pas faire négliger l'humanisme de Kurosawa tel qu'il s'exprime dans **Vivre** (condamné par un cancer, un homme découvre qu'il n'a rien su faire de sa vie) et dans **Barberousse** (la carrière d'un médecin des pauvres). On trouve chez Kurosawa tout à la fois un tableau des maux de la société japonaise de l'après-guerre: le marché noir (**Le chien enragé**), la prostitution, la bureaucratie (**Vivre**); la presse à scandale (**Scandale**), l'injustice sociale, une éthique, celle des samourais qu'il a contribué à populariser et un message: changer l'homme et non les régimes politiques ou sociaux. Idée confucienne, mais que Kurosawa exprime à plusieurs reprises dans ses entretiens.

" **Barberousse**, dit-il dans les *Cahiers du cinéma* de 1966, est le prototype du rédempteur. C'est un personnage imaginaire mais en le créant j'ai illustré l'idéal d'un être de bonne volonté. Même si le régime changeait, je doute vraiment que les hommes puissent être heureux. Voyez ce qu'il en est en URSS. Le régime bureaucratique a permis aux bureaucrates d'étendre leurs tentacules sur le pouvoir. Les hommes sont faibles, il ne reste qu'à envisager que nous puissions changer les hommes. Il faut absolument que chacun pense plus sérieusement à remettre en question le statut même de l'humanité avant de chanter les louanges d'une politique meilleure." Le cinéma peut-il y contribuer ? Sans se leurrer, Kurosawa affirme: "Si mon film peut éveiller cette bonne volonté dans l'esprit d'un seul homme, je serais comblé." "La première qualité de Kurosawa c'est de savoir raconter", disait de lui un réalisateur américain, il sait aussi nous montrer des images splendides (que l'on songe aux batailles de **Kagemusha**), mais loin de cultiver l'art pour l'art, il entend nous donner, sans dogmatisme, une leçon de sagesse.

Jean Tulard
Dictionnaire du Cinéma

Filmographie		Kumonosu Jo <i>Le château de l'araignée</i>	1957
Sugata Sanshiro <i>La légende du Grand Judo</i>	1943	Donzoko <i>Les bas-fonds</i>	1958
Ichiban utsukushiku <i>Le plus beau</i>	1944	Kabushi toride no San-Akunin <i>La forteresse cachée</i>	
Zoku Sugata Sanshiro <i>La nouvelle légende du Grand Judo</i>	1945	Warui yatsu hodo yoku nemuru <i>Les salauds dorment en paix</i>	1960
Tora-no-o o fumu otokotachi <i>Les hommes qui marchent sur la queue du tigre</i>	1946	Yojimbo <i>Le garde du corps</i>	1961
Asu o tsukuru hitobito <i>Ceux qui bâtissent l'avenir</i> co réal. Kajiro Yamamoto et Hideo Sekigawa		Tsubaki Sanjuro <i>Sanjuro</i>	1962
Waga seishun ni kui nashi <i>Je ne regrette rien de ma jeunesse</i>		Tengoku to jigoku <i>Entre le ciel et l'enfer</i>	1963
Subarashiki <i>Un merveilleux dimanche</i>	1947	Akahige <i>Barberousse</i>	1965
Yoidore tenshi <i>L'ange ivre</i>	1948	Dodesukaden <i>Dodés Caden</i>	1970
Shizukanaru ketto <i>Le duel silencieux</i>	1949	Dersu Uzala <i>Dersou Ouzala, l'aigle de la taiga</i>	1975
Nora-inu <i>Chien enragé</i>	1950	Kagemusha	1980
Shubun <i>Scandale</i>		Ran	1985
Rashômon Hakuchi <i>L'idiot</i>	1951	Akira Kurosawa's dreams <i>Rêves</i>	1989
Ikiru <i>Vivre</i>	1952	Hachigatsu no rapusodi <i>Rhapsodie en août</i>	1991
Shichinin no samurai <i>Les sept samourais</i>	1954	Madadayo	1993
Ikimono no kiroku <i>Si les oiseaux savaient</i>	1955		

D O C U M E N T S

L E F R A N C E

SALLE D'ART ET D'ESSAI
CLASSÉE RECHERCHE
8, RUE DE LA VALSE
42100 SAINT-ETIENNE
77.32.76.96
RÉPONDEUR : 77.32.71.71
Fax : 77.25.11.83